

Légendes carolingiennes de Pierrepont et de Laon

Pour bien comprendre les légendes dont je vais vous parler, il est nécessaire de rappeler la situation géographique du village de Pierrepont. A 15 kilomètres au nord-est de Laon, à 6 kilomètres à vol d'oiseau du palais de Samoussy, il se trouve dans la dépression marécageuse de la Souche, rivière, qui prend sa source à Sissonne et se jette plus au nord dans la Serre.

A l'origine, Pierrepont se situe sur un petit îlot de terre ferme, englobé dans un vaste paysage de marais au sol tourbeux et fangeux, envahi par une flore aquatique abondante, où serpentait la Souche et ses bras nombreux, la Buse, le Nivard, le Chêne, etc. Terre à l'origine donc pleine de traquenards et de danger pour l'homme qui se hasardait sans précaution dans ses parages ; le paysage actuel, domestiqué par les travaux de 1811 qui ont redressé le cours de la Souche par le creusement rectiligne du grand canal et celui des bassins réguliers ne nous en donne qu'une faible idée.

Voici pour juger des transformations une carte de CASSINI antérieure à la Révolution et la carte actuelle de l'Institut géographique.

Déjà les Romains avaient utilisé cet îlot de terre ferme dans ces marécages, lors de l'établissement de la voie romaine qui unissaient Laon à Ponséricourt, où elle faisait sa jonction avec la voie Reims-Bavay. Il est intéressant de remarquer pour la suite de notre exposé, que cette voie, appelée encore dans un cartulaire de Saint-Martin, en 1211, « *Via publica que ducit de Lauduno ad Petrepontem* » ou ailleurs « *strata publica* », partait de Laon au pied du chemin de la Valise, à la hauteur de l'église de Vaux, traversait à Chambray la voie romaine Reims-Arras et atteignait Pierrepont, non en suivant le tracé de la route moderne, mais un peu plus au sud, à la hauteur de la motte du château. Pour franchir les deux hectares d'eau, les Romains avaient établi un pont de pierre, d'où le nom du village « *Pierre pont* », avec pour surveiller ce passage délicat, un petit poste fortifié.

En fin VII^e siècle, un important groupe d'Irlandais évangélisent la campagne laonnaise. Saint-Algis, en Thiérache (+ 670), Saint-Eloque à Saint-Michel et Vaussois (+ 670), Saint-Étton à Avesnes (+ 674), Saint-Gobain dans la forêt de Voas (+ 670), et enfin Saint-Boétien à Pierrepont, qui y fut tué par les autochtones

le 22 Mai 668, par noyade dans un trou d'eau. Les études récentes de M. HATT sur les pratiques païennes ont montré la véracité de ses sacrifices humains par noyade dans des puits sacrificiels. On en voit une scène dans le fameux chaudron de Gundrup, au Danemark ; la vie de Sainte Salaberge de Laon y fait allusion et la découverte à Alise Sainte-Reine, près de l'antique église d' « Alésia » d'un puits sacrificiel où voisinaienit des ossements humains et un plat chrétien avec le signe gravé du poisson et le nom de Regina, confirme cette pratique.

A ce fait historique de la mort par noyade de Saint Boétien, s'ajoute la légende : Certaines nuits, on entendait dans les marais, Saint Boétien criant, se lamentant et braillant, d'où son nom de Saint-Braillard. Le terme de braire, au moyen âge, désigne comme aujourd'hui le cri de l'âne et signifie également les cris poussés en signe de désespoir ou de détresse par les êtres humains, terme d'ailleurs en usage encore dans ce sens dans le picard moderne. Mais, dans le cas de Boétien de Pierrepont, le professeur belge, M^{me} Rita LEJEUNE, a montré que le braye est un mot gaulois signifiant le marécage et que, si Saint Boétien est un Saint Braillard, ce n'est pas uniquement parce qu'il crie et pleure mais c'est parce qu'il est un homme qui vit dans le marais, le saint de ce pays de marécage. Ceci est si vrai, que dans la légende d'Ogier, dont nous parlerons tout à l'heure, le géant, qui sera tué par Ogier dans le marécage, s'appelle Bréhier ou Brayer et que pendant la bataille qui affronte le géant et Ogier, celui-ci braie si fort que son braiement effraie les soldats du camp de Charlemagne. Donc Boétien est un saint des marais comme Bréhier est un géant des marais.

Jusqu'à présent, lorsqu'on évoquait le passé historique de Pierrepont, on passait directement de la mort de Saint Boétien à l'installation, en fin IX^e siècle, de l'évêque Didon de Laon dans notre village.

En 877, après la mort de Charles le Chauve, pendant le règne éphémère de Louis le Bègue et malgré les exploits valeureux de ses fils Louis et Carloman, issus d'un premier mariage du roi Louis le Bègue, dont Charles le Chauve n'avait jamais voulu reconnaître la validité, la situation est très précaire. Les Normands sont partout, à Gand, Tournai, Saint-Omer, Cambrai, Terrouane, Arras, Saint-Quentin ; les voici à Laon, en 880, qui détruisent l'abbaye Saint-Vincent, construite sans protection, hors du castrum.

Or, en 879, Louis le Bègue décède, laissant sa femme enceinte d'un enfant qui sera Charles le Simple.

Comme les moines du mont Blandin et de Saint-Bavon de Gand, les chanoines de Saint-Quentin avec les corps de Saint-Quentin et Saint-Cassien, les chanoines de Pierrepont se réfugient dans le castrum de Laon avec les reliques de Saint Boétien. En 882,

Carloman réussit à battre et à mettre en fuite les Normands à Saint-Erme et à Vailly. Encore au XVII^e siècle, on fêtera à Laon cette victoire par une procession autour de la ville en remerciement de la reddition des Normands. Mais hélas, Carloman meurt accidentellement en 884. Le futur Charles le Simple n'a que cinq ans et la rébellion des grands permet l'usurpation du trône par le Comte Eudes, vainqueur des Normands à Paris. L'évêque Didon de Laon, traître à la cause carolingienne, fait hommage à Eudes et collabore si bien avec celui-ci qu'il refuse la confession, la communion et même l'enterrement en terre chrétienne du Comte de Laon, Valgaire, qui avait osé dénier à Eudes le titre de roi à l'assemblée à Verberie et, aussitôt arrêté, avait été exécuté à Laon.

Or, en 893, l'archevêque de Reims, Foulques, couronne le jeune Charles le Simple, qu'il déclare seul roi légitime ; un certain nombre de grands seigneurs se rallient alors à Charles et abandonnent Eudes. Le roi de quinze ans s'installe à Laon. Notre Didon, inquiet, quitte la ville pour Pierrepont, où il ramène les reliques de Saint Boétien, fortifie le château et y installe l'évêché. D'après une charte d'Adalbéron, c'est à cette époque que le château est agrandi, fortifié et entouré d'une double enceinte et d'un fossé plein d'eau, alimenté par un bras de la Souche, le ruisseau des Chênes. Encore, en 1839, dans un manuscrit qui se trouvaient à Bourguignon, un relevé de Bourbier montrait l'enceinte encore visible, faite d'énormes blocs de grès de six pieds d'épaisseur sur le chemin tournant dit de la Regina actuellement.

Louis IV d'Outremer assiège le château qui est tombé dans les mains de ses ennemis, Gilbert de Lorraine et Héribert de Vermandois. En 949, le frère du roi, Roricon, élu évêque de Laon, ne pouvant prendre place sur son siège, Louis IV étant prisonnier des Normands, Laon étant tombé sous la coupe des Vermandois, Roricon s'installe en conséquence, momentanément à Pierrepont.

Ces faits expliquent qu'aux XI^e et XII^e siècles, le château de Pierrepont soit toujours une possession de la cathédrale de Laon et que les grands seigneurs de Pierrepont soient des casés de l'église de Laon et doivent, chaque année, à la fête de la purification, le 2 Février, à l'offrande de la grand-messe, un cierge pesant trente-trois livres laonoises un tiers.

Les principaux de ces grands seigneurs sont, vers 1090, Ingohand ; de 1113 à 1123, Roger, époux d'Ermengarde de Montaigu, la deuxième femme de Thomas de Marle, qui, à la fin de sa vie, se retirera comme chanoine à Saint-Martin ; en 1145, Hugues de Wasnoe, qui donne les terres de Samoussy et d'Etrepoix à Saint-Martin de Laon et qui possède en fief, le moulin Ogier, près d'Eppes ; ensuite Robert de Pierrepont mort en terre sainte pendant la troisième croisade, époux d'Eustachie de Roucy, fille de Robert Guiscard qui fondera l'abbaye de la Valroy et lui donnera la ferme d'Ecoré, et, dans les marais, le château d'Aragon, en souvenir de l'Espagne.

De ces derniers, naîtront des fils, dont l'un Hugues de Pierrepont, sera archevêque de Liège, entre 1200 et 1229, et une fille, qui mariée à Guillaume d'Eppes, aura un fils Jean d'Eppes, qui succèdera à son oncle Hugues, sur l'évêché de Liège, 1229-1238. Nous avons de ce Jean d'Eppes une charte avec un magnifique sceau, étudiée par le père Dimier, il y a trois ans.

Le château sera assiégé et détruit par les Anglais, lors de la guerre de cent ans.

Voici en gros la suite des événements historiques concernant Pierrepont, or une chose est frappante, rien ne semble y faire allusion, ni à Samoussy, ni à Charlemagne, mais, fait étrange, deux grandes légendes carolingiennes se déroulant sous le grand empereur, mettent en scène Pierrepont et Laon. Ce sont la Karlamagnus saga et la chevalerie Ogier.

Le texte de la Karlamagnus saga était à peu près inutilisable en France jusqu'en 1972, avant que le professeur suisse, M. Aebischer, n'en donne une bonne traduction française, car la Karlamagnus saga est un texte écrit en norrois, c'est-à-dire dans la langue ancienne utilisée au moyen âge, en Norvège, Islande, Groenland et îles Ferroé. Il en reste quatre manuscrits actuellement à Copenhague, un premier, une copie du XIV^e siècle, un deuxième du XV^e siècle et deux du XVII^e siècle, qui montrent d'ailleurs qu'ils sont issus de sources beaucoup plus anciennes.

La Karlamagnus saga met en scène des Belgo-Rhénans, avec comme centre de l'action, Aix, Cologne, Trèves, Mayence, Tongres, les Ardennes, Laon, Hirson, et naturellement Pierrepont.

L'histoire débute après la mort du roi Pépin, lorsque Charles veut se faire couronner à Aix. Charles conseillé par son fidèle et ami Basin, s'introduit de nuit dans le château de Tongres du comte Renfrei, et pendant que Basin vole un coffre rempli de choses précieuses et des chevaux, Charles s'est introduit dans la chambre et s'est caché sous le lit où vont se reposer le comte et sa femme. Or, Renfrei, ayant de s'endormir, met au courant celle-ci de la conjuration de douze seigneurs, qui se proposent, armés de poignards, de tuer Charlemagne lors de la scène d'hommage du couronnement à Aix. Il donne les noms des conjurés et entre autres, il y aura Folkvard de Pirapont, son frère Varner ou Varnier de Pirapont, Reger d'Irikun (Hirson) et Valame de Breteuil (Breteuil-sur-Noye, arrondissement de Clermont, dans l'Oise) (1).

La femme s'effraie d'un tel projet, mais son mari furieux de cette opposition, lui envoie un coup de poing sur le nez. Celle-ci saigne abondamment et, se penchant hors du lit pour ne pas tacher les draps, son sang tombe sur le gant droit de Charles, qui réussit à s'enfuir sans éveiller de soupçons. Rentré, à Aix, Charles confie

le gant taché à sa sœur Gisèle, afin de confondre les traîtres et convoque tous les seigneurs de son royaume à assister à la fête. Tous se préparent, dont Folkvard de Pirapont, Roger de Rikon, et Vazalin de Breteuil, sauf Varner qui se désiste, prétextant qu'il est malade (2).

Parmi les seigneurs qui se rendent à la convocation de Charles, il faut mentionner deux chevaliers, qui, séparément, longent la rivière de Meuse, à la recherche d'un pont, c'est d'une part Eim qui sera plus tard surnommé de Galiz et Reinbald, appelé également le Frison.

Se rencontrant, les deux hommes commencent par s'opposer, se battent et comme ils sont de force égale, s'estiment et deviennent deux amis inséparables (3). On voit d'ailleurs ce couple dans la chanson de Roland.

Les fêtes du couronnement se déroulent à Aix, les traîtres sont arrêtés, on trouve sur eux les poignards et Charles les confond avec le gant ensanglanté.

A cause de la femme de Renfrei, les conjurés ne seront pas pendus, mais décapités, la pendaison étant ignomineuse, la décapitation étant une mort noble. Puis, Charles distribue les biens des traîtres à ses fidèles. Il fait d'Eim son connétable, le charge de garder les poignards et lui donne les terres de la Galiza qui appartiennent encore à Varner de Pirafont (4).

Eim va alors à Irikun avec 300 chevaliers pour protéger le château et toute la contrée (5), et prendre possession de ses terres.

Voici l'épisode de Pirafunt (6) :

« Maintenant Varner de Pirafunt a su que Charlemagne avait été choisi comme roi et qu'il avait fait mettre à mort ceux qui lui étaient opposés. Il lui vint alors à l'esprit qu'il pouvait faire des prouesses et être un homme fort et avoir de nombreux et forts châteaux et trois villes, Reins, Loon et Anuens, et qu'il était le chef de tous ces pays qui s'étendaient autour de ces villes. Il entendit dire que le roi avait pris Irikun, et cela lui déplut. Il se leva un matin et se rendit à Pirafunt avec cent chevaliers et prit le château et l'occupa avec ses troupes, et leva des troupes dans son pays et obtint deux mille chevaliers.

Eim de Galiza reçoit la nouvelle qu'on lui avait pris le pays dont il était connétable. Il envoya alors des hommes auprès de Varner : « qu'il se soumette au roi Charlemagne, et qu'il tienne ses terres de lui ». Varner en fut irrité, et envoya à Eim sa lettre et son sceau, et dit que Charlemagne avait été fait roi injustement, parce qu'il était voleur, « et je le prouverai par un duel contre Eim

ou contre Reinbalör le Frison ». Eim prit cette lettre et la porta au roi Charlemagne. Celui-ci demanda : « Varner se permet de me traiter de voleur : en cela il agit mal ». Reinbalör demanda quel message Varner avait envoyé. « Il a pris mes villes, me traite de voleur et dit que j'ai été injustement choisi comme roi, et il me provoque en duel, moi ou mes hommes ». Reinbalör dit : « Fais-moi un don ! » Le roi demanda de quel don il s'agissait. Reinbalör répondit : « Permets-moi de me battre contre lui ! » Le lendemain matin Namlun envoya des hommes à Loon auprès Varner, lui intimant qu'il se rendit à Eiss et se soumit au roi, « et s'il ne le voulait pas, alors devait-il perdre la vie ». Et lorsque Varner entendit cela, il s'en irrita et jura par la puissance de Dieu et que s'il lui envoyait encore des hommes avec des messages pareils, il leur crèverait les yeux. Les messagers demandèrent s'il voulait se battre en duel contre Reinbalör le Frison, au sujet de ceci que le roi avait été injustement couronné ou qu'il était voleur. Il admit qu'il l'avait appelé voleur. Et Geirarör de Nimègue était le messager : lorsqu'il entendit cela, il s'en irrita de telle façon qu'il avait envie de tirer son épée ; mais il ne le voulut pas, parce que cela aurait été appelé un acte de folie. Geirarör demanda quand ils devaient s'affronter ; Varner répondit : « Le mardi sous Pirafunt, et un contre un ! » C'est ce qu'il leur dit lorsqu'il revint.

Reinbalör se leva de bonne heure le matin du mardi et se prépara bien ; il alla se confesser, reçut la communion et la bénédiction, et Turpin lui commanda de la part de Dieu, de prendre part au duel en remplacement du roi Charlemagne. Ensuite celui-ci dit ses offices, et embrassa Reinbalör en souvenir du baiser que Dieu avait donné à son apôtre, quand il eut vaincu l'enfer. Ils sonnèrent ensuite de leurs trompettes, et se dirigèrent rapidement vers Irikun, quatre milles à travers la forêt qui s'appelle Eisa (charbonnière). Et alors Reinbalör revêtit son haubert. Turpin fixa le heaume sur sa tête, Namlun le ceignit de son épée, et Eim suspendit l'écu à son cou. Geirarör lui remit l'épieu. Il sauta alors sur son cheval : Turpin lui tint l'étrier. Son cheval était blanc, ainsi que toutes ses armes ; lui-même était aussi blanc, grand et fort. Geirarör prit son écu et son épieu jusqu'à l'emplacement où ils devaient se battre en duel. Namlun avait armé son cheval, et alla vers la forêt, de telle façon que personne ne le vit, afin de pouvoir arriver le plus près possible du duel afin d'éviter une surprise.

Varner est à Pirapunt. Il avait entendu la messe, s'était confessé et communisé. Il est noir ainsi que son cheval et toutes ses armes, ses vêtements et son gonfanon. Il chevaucha contre Reinbalör le Frison et demanda s'il voulait se réconcilier avec lui, au nom du roi Charlemagne, à cette condition que lui-même conserverait tous ses biens, ainsi que Pirapunt, Orliens et Brettolia : il dit cela par dérision. Reinbalör lui répondit : « Tu as follement parlé : tu appelles le roi voleur ; et c'est pour cela qu'il y a duel entre nous ; je serai celui qui défend l'honneur de mon seigneur, le roi Charlemagne, avec l'aide de Dieu. Ou bien tu vas à Eiss et tu deviens

le vassal de Charlemagne, et tu acceptes la grâce de lui ! « Mais Varner répond en raillant, et dit qu'il ne voulait pas être son vassal. Là-dessus, ils prirent leurs armes et chevauchèrent l'un contre l'autre : et aussitôt Varner le fit tomber du cheval et lui dit qu'il devait se rendre à merci et s'avouer vaincu. Reinbalör dit qu'il ne le ferait pas. Alors Reinbalör ficha son épée dans la cuisse de Varner, si fortement qu'il y resta, et brandit rapidement son épée. Varner se pencha, prit son épée et en frappa Reinbalör à la main droite ; Reinbalör riposta instantanément et frappa sur sa tête, de sorte qu'il tomba de son cheval, sans connaissance. Ensuite, il ficha l'épée sous la broigne de Varner, jusqu'au cœur, et il le mit à mort. Et Geirrarör prit son épée, son écu et son cheval, et les emporta ; et Namlun apporta le corps avec les armes, et tous les vêtements au roi Charlemagne à Eiss, et ils les portèrent devant le roi. Lorsque le roi Charlemagne vit cela, il remercia Dieu. Le matin tôt, Reinbalör se leva, ainsi que dix mille chevaliers et ils se rendirent à Luenz et dirent au Comte Maneses, père de l'épouse de Varner, qu'il devait prendre sa fille Aein et aller avec elle auprès du roi Charlemagne. Il agit ainsi. Et Charlemagne prit Aein par la main et la donna à Eim de Galiza, ainsi que toutes les possessions de Varner, Irikun et Pirapunt et son domaine, la Galiza elle-même, et il eut sa main à Eiss. »

M. Aebischer, à propos de la Galiza, avoue que ce nom est pour lui une énigme ; la Galiza, la Galice d'Espagne, que vient-elle faire dans l'histoire de Pierrepont et de Laon. Mais pour nous, il n'y a pas d'énigme. Nous savons que la lettre G au IX^e siècle se prononce V. Exemple Ganelon, Venelon. Or, si pour Galiza, nous transformons le G en V, nous avons le mot de la Valisa ; c'est un quartier de Laon, au nord-est de la forteresse, autour de l'église de Vaux ; nous connaissons encore le chemin de la Valise ; les donations du Moyen âge dans notre obituaire de la cathédrale nous montrent de nombreuses vignes dans ce quartier de la Valiza. J'ai soumis cette explication toponymique à M. le Professeur Louis qui l'apprécie totalement ; d'ailleurs le chemin de la Valise, passant par l'église de Vaux se dirigeait vers la grande voie romaine Reims-Saint-Quentin, qu'elle traversait à Chambry pour aller droit sur Pierrepont et Ponséricourt. Cette voie s'appelait, dans un charte de l'Hôtel-Dieu, en 1211, nous signale M. Piette, la « via publica que ducit de Lauduno ad Petrepontem ».

Cette légende de Charlemagne luttant à Laon et à Pierrepont contre les seigneurs révoltés qui ne le reconnaissent pas pour roi et l'appellent voleur, révèle un fait historique ; à la mort de Carloman, en décembre 771, à Samoussy, un certain nombre de seigneurs fidèles du roi mourant, ont protesté contre les agissements de Charles s'emparant du royaume de son frère. Les diverses annales royales ont passé sous silence cette résistance, comme elles le feront plus tard pour l'affaire de Roncevaux, mais d'autres textes par recoupement nous permettent de déceler le malaise causé par l'usurpation de Charles.

A la mort de Pépin le Bref, le royaume est partagé entre ses deux fils Charles et Carloman. Si Charles possède les pays rhénans, la Meuse, la Neustrie avec Noyon, où il se fera couronner, la Normandie, Poitou et une partie de l'Aquitaine, le royaume de Carloman forme un tout plus compact avec Trèves, Metz, Reims, Laon, Soissons, où il se fera couronner, Meaux, Orléans, la Bourgogne, la Septimanie et la Provence.

La mésentente entre les frères éclate immédiatement. Parmi les fidèles de Carloman, se range le très illustre duc Autcarius ou Autcard, le Ogier de la légende. Sous le roi Pépin, Autcard a été ambassadeur du roi en 752, en Lombardie et auprès du pape Etienne II qu'il a ramené à Ponthion et ce dernier a couronné, à Saint-Denis, Pépin et ses deux fils. En 760, se place une ambassade du duc Autcharius en Italie. Or, le 1^{er} Décembre 771, à Samoussy, alors que Carloman se meurt et que Charles attend à Corbeny l'événement pour mettre la main sur le royaume de son frère, Carloman signe une charte de donation à Saint-Denis, pour s'assurer des prières après sa mort, de terres qui appartiennent à son fidèle vassal, le très glorieux duc Autcharius.

Le Liber pontificalis, ou Anastase le Bibliothécaire du pape, raconte alors comment le glorieux duc Autcarius a favorisé la fuite de la femme de Carloman, la reine Gerberge et de ses deux fils en bas âge, les accompagnant jusqu'à auprès du roi des Lombards Désiré et s'adressant au pape a demandé que le droit au royaume de Carloman soit accordé à Pépin, l'aîné des enfants. Mais le pape a fait la sourde oreille, car les fugitifs s'étaient réfugiés chez Désiré, le roi des Lombards, le mortel ennemi du pape. Charlemagne a fait alors campagne en Lombardie, défait le roi Désiré et capturé Autcarius qu'il aurait ramené en France, dans un lieu inconnu. Est-ce Meaux ou Reims, comme disent les légendes ?

En décembre 771, Charles qui avait épousé, en fin 770, sur les instances de la reine douairière Berthe, férue d'alliance avec les Lombards, la fille du roi Désiré, répudiera sa jeune femme. Les annales royales passent sous silence cette répudiation, si bien qu'on ignore encore maintenant le nom de cette princesse, qu'on a surnommé Désiderata très tardivement pour plus de commodité du récit. Mais des textes autres que les annales royales révèlent que le cousin du roi Adalard qui avait promis fidélité à la princesse à son arrivée à la cour de Charlemagne, en 771, s'est fâché alors avec Charlemagne et s'est retiré dans son abbaye de Saint-Riquier.

Nous saisissons, grâce à ces deux faits, que quelques grands, autour de l'année 771, n'ont pas approuvé les faits et gestes de Charlemagne.

La légende de la Karlamagnus saga est donc révélatrice de cette résistance. Mais il y a, à présent, à étudier la geste d'Ogier le Danois.

La légende d'Ogier déforme les faits historiques. Ogier est révolté contre Charles.

Elle dit bien au vers 4425 de la chevalerie d'Ogier l'Ardenois qu'il s'est enfui auprès du roi Désiré, emmenant avec lui les deux enfants « petits à alaitier Louis et Lochier que Charles voulait faire occire et détrancher », mais donne comme grande raison de la révolte d'Ogier que Charles a refusé de lui faire justice, lorsque son fils Beaudinet a été tué par Karlon, le fils de Charles, dans le palais de Laon, au cours d'une tragique partie d'échecs (7).

Vers 3150 :

*A Montloon fut Charles au visage fier
A Pâques, où le roi tient sa cour
Callon y fut et Baudinet fils du bon danois Ogier.
Lui et Callon prirent un échiquier,
Au jeu s'assirent pour un peu s'amuser.
Baudouin dit « mat à l'angle »
Callon voit cela et le sang lui en change
Et commence à injurier : fel, bâtard, culvert
A deux mains a saisi l'échiquier
Au front a frappé Baudinet
Dessus le marbre, à mort l'a fait trébucher.
Ogier réclame alors la mort de Callon
Au roi Charles son père qui donne l'ordre
D'arrêter Ogier et faire saisir ses terres
Ogier s'enfuit et parce que j'ai osé grogner
Dit-il plus tard, le roi me voulut en sa chartre enfermé
Ogier va gagner l'Italie auprès du roi Désiré*

Mais l'évêque Turpin a réussi à s'emparer du rebelle ; le messager vers Montloon, l'admirable cité, a chevauché sans ses renes retenir, vite il descend au perron sculpté, tous les degrés monte jusqu'à la salle parquetée, où le roi trouve entre ses chevaliers, il salue et s'est agenouillé : « au nom Dieu Sire, moult devez être joyeux Turpin a votre ennemi Ogier que vous avez si longtemps assiégié ». v. 9.385.

Le roi demandera à l'archevêque : « Où est Ogier, il me le faut livrer, je le ferai mourir et démembrer », mais Turpin se prit à soupirer et dit : « vos fils a occist Baudinet, laissez-moi le danois gardé et en ma chartre enfermé, chaque jour n'aura de pain qu'un quartier et un seul hanap d'eau et de vin. Or savez qu'Ogier mange comme cinq chevaliers, si fait, il mourra Ogier ». v. 9.575.

Ogier, en la prison est mené en la porte Martre à Reims. Mais Turpin faire faire chaque jour un seul pain énorme d'un sétier de froment que mangeraient à peine sept chevaliers, il fit aussi faire une nef qui tient un sétier de vin à la mesure de Reims la grande cité, un porcel en entier est aussi donné à Ogier qui va survivre dans sa prison, grâce à Turpin. v. 9.610.

C'est alors que le païen Brehier, qui tient Afrique, toute la terre de Damas, apprend la mort d'Ogier dans sa chartre vilainement, celui qu'il craignait en France par dessus tout. Il entre alors au royaume de Carlon, ne résiste ni chapelle, ni moutier, ni tour perrine (pierre), ni donjon, ni cartel fort et fier pour finir arriver jusqu'à Montloon et s'établit près la grande cité. Charles mande son ost qui s'installe à deux lieues par delà Pierrepont. v. 9.860.

Brehier alors sur ses pieds se dresse, « je veux voir l'ost de Carlon » et alors Brehier défie Charles près de la tente royale, dont il a reconnu l'aigle flambant : Bataille requiert de toi seulement. En ma cour dit Kalle, ai-je un chevalier tout vaillant de prendre envers le turc ma défense. v. 9.867.

Mais, Do de Nanteuil, Anséis, puis Thierry d'Ardennes, Berard de Montdidier sont défait par Brehier, à la grande colère de Charles, maint sergent et chevalier devant la tente du roi crient : que n'avons-nous le bon danois Ogier. C'est alors que Turpin apprend au roi qu'Ogier est toujours vivant ; sorti de la porte Martre, Ogier équipé, retrouve son bon cheval Broifort et va attaquer Brehier retranché dans les marais de Pierrepont. v. 10.728 11.148.

*Quand Ogier monte le tertre demanois (sur le champ)
Trouve Brehier à côté un sapinois (sapinière)
Sa loge a faite des feuillées de bois
Seller font chaque jour une foi
Son bon cheval ou son bon palefroi
Va oiseler par rivière et par brois (marais)
A l'oiseleur Ogier il veut paraître courtois
Et dit Ogier « La loge à qui est-ce ? et le brois ? »
Répond Brehier. Je suis qui garde le brois
La loge est à moi, les prés et les aulnaiies.
Nul n'y passe que mort ne soit manois (aussitôt)
S'il croit Dieu qui fut mis en croix.
Ai nom Brehier de Val Secrois,
Rois suis des Saisnes, amiraus d'Espanois
Et si tôt (vite) Chartres, Etampes et Blois
Le Ponthieu, Berry et Gastinois
La France, le Vimeu et tout le Vermandois
Ne désertent les chrétiennes lois
Pendus seront Kalles et ocis les François.
De son pouvoir, je ne le prise pas deux fois
Depuis qu'ouï dire que mort est le Danois
Que mourir il a fait en sa chartre
A moult grand tort et par grand entrelois (injustice)
Et toi qui es-tu sur ce cheval norois ?
Ogier ai nom, ainsi me nomment les François
Lorrain, Flamenc et Tiois
De Danemarche est mon père Gaufrroi*

*Moult sais bien dire mensonge et injustice
Avant que tu aies pris France, Poitou et Gastinois
Tu geras mort et sanglant tout froid
De tes oiseaux, s'il vous plait, donne les tous
Que j'envoie à Kallemainne le roi
Il veut avoir et des blancs et des noirs
Que plumerai notre maître queue Godefrois
Et qu'ils feront cuire en rôt et en broche
En mangeront volontiers nos François.
Et dit Brehier : assez de gabois (plaisanteries)
Oy j'ai entendu dire par Allemand Thiois
Qu'Ogier est mort bien deux ans ou trois.
Brehier s'arme et caint l'épée à son flanc senestrois
Galans le fit en l'île des persois
Il a vetu son aubert grégois et son casque sarrasinois
Avec l'escarboucle qui éclaire en nuit obscure le convoi
De mille cavaliers à quatre lieues de là
Les renes du cheval ont été tissées par les fées de l'île Caldéys.
Or, Brehier tient un onguement dont fut oint Jésus Christ
Qui peut s'en oindre quelqu'il soit
Est dès lors toujours sané et gari.
Les deux cavaliers s'affrontent, jamais on n'a vu telle
bataille depuis le temps du riche roi Arthur
Sauf celle de Rolland et du païen Fierragu
Quand Brehier fut abattu de son cheval commença à braire
Et Kallon l'oit de sa tente de toile
Dieu dit le roi : ils sont à la bataille.*

Mais chaque fois qu'Ogier blesse Brehier, l'onguent le remet aussitôt en santé. Enfin Brehier git à terre et supplie Ogier de le soigner avec l'onguent, lui promettant de lui en donner et de se faire chrétien, le païen fatigué s'endort et Ogier lui passe une pierre sous la tête (Comme Roland le fit pour Fierragut). Mais Brehier a le cœur felon et dit Dolans seront vos rois de Montloon si tu crois en Tervagant et Mahon, de vingt châteaux te ferai don, dix cités, trente donjons. Et dit Ogier : n'appartient ni à Hardré ni Guenelon que je guerpisse (abandonne) et trahisse Kallon. Enfin, le païen git dessus l'herbe près du perron et Ogier lui tranche la tête.

Ogier s'assied et se couche sur l'herbe, lorsqu'il entend crier et plaindre une pucèle. Ce sont vingt sarrasins qui veulent forcer la fille. Broifort son bon cheval étant mort dans la bataille. Ogier s'empare du cheval de Brehier ; les païens lui crient : culvert, de quel terre es-tu né ? Qui t'as si bien cheval donné. Il fut à Brehier, mais tu lui as volé. Ogier de dire : culvert vous en mentez.

Sang et cervelles volent dans la prairie. Et Ogier délivre la belle. Ogier la regarde. Gent a le corps long, droit, plaisant, le visage vermeil, le crin reluit plus l'or fin, bouche petite et plus vermeille

de rose espanouissant, mamelette a comme deux pommes duretes. Dix mille turcs crient merci et se feront baptiser à Montloon, le roi revient, les cloches sonnent, les clercs sont émus, au devant du roi en joie ils sont venus bourgeois et dames, nul n'est resté, joyeux d'être délivrés des mécréants. Le roi donna à Ogier Henault le Comté et le Brabant, le riche duché et la gente pucelle dit : gentil sire, si pour femme me prenait, jamais n'aurai si franche femme que moi, de roi suis fille et haute femme asses et Ogier de répondre : Vous dites vérité.

S. MARTINET.

BIBLIOGRAPHIE

AEBISCHER : Textes norrois et littérature française du Moyen âge. II : La première branche de la Karlamagnus saga. Genève, Droz, 1972.

NOTES

- (1) p. 96.
 - (2) p. 107.
 - (3) pp. 108 et 109.
 - (4) p. 115.
 - (5) p. 117.
 - (6) pp. 118 à 121.
 - (7) La Chevalerie Ogier le Danois, poème du XII^e siècle. Genève, Slatkine, 1969.
-